

*possimus* inexorable. L'Institut dut succomber sous les coups de crosse.

C'est alors que Buies arriva avec sa *Lanterne*. Il fit rire les gens qui lisaient en 1868 et 1869, mais cependant il fut forcé de sombrer devant la force imposante des phalanges sacrées qui marchaient en rangs serrés contre les mécréants.

Entre temps, le procès Guibord allait son petit bonhomme de chemin et se terminait en 1876, au mois de novembre s'il nous en souvient, par l'enfouissement, *manu militari*, de ce vieux champion de la liberté politico-religieuse.

Buies revenait un peu plus tard devant le public avec le *Réveil*, qui fit la lutte pendant quelques mois, mais fut obligé de tomber devant les foudres ecclésiastiques.

C'est alors qu'une accalmie se produisit et que les autorités religieuses, en utilisant les maisons d'éducation qu'elles dirigent, tentèrent de reprendre l'ascendant qu'elles avaient perdu sur le peuple en essayant de démontrer aux jeunes élèves que tous ces gens qui les avaient combattues étaient des pestiférés qui ne méritaient que les flammes éternelles, et encore.

Un incident se produisit en 1892 qui permit à un journal franchement libéral, le *Canada-Review*, de faire avec succès la guerre aux abus ecclésiastiques.

C'est à cette époque qu'un de nos Canadiens des plus distingués, bien connu dans les lettres, écrivit sous le coup d'une indignation spontanée une protestation énergique, où il disait qu'à force de faire croire au clergé que tout lui était permis, "il finissait par prendre nos femmes."

Malheureusement pour lui, malgré ses tendances à tendre la branche d'olivier à propos de tout et à propos de rien, il ne pourra jamais récuser son manuscrit qui

est conservé en lieu sûr et accompagné de son portrait, au cas où il deviendrait nécessaire de fournir des preuves de ses avancés.

Cette apostrophe valut une condamnation carabinée au *Canada-Review*, avec promesse de flammes éternelles aux récalcitrants qui refuseraient de s'incliner devant le décret épiscopal.

La lutte se continua devant les tribunaux civils et le journal accentua sa campagne, à la grande joie des amis de la liberté civile et religieuse, et au grand désespoir des curés et de leurs esclaves.

Pendant cinq années, le *Canada-Review* et le *RÉVEIL* répandirent à pleines colonnes les vérités immuables du bon sens et de la logique. Il y eut certainement des fautes commises et des écarts de langage, mais l'intention des éditeurs et des rédacteurs était bonne et ils répondaient simplement aux coups qui leur étaient portés.

Pendant cette période fiévreuse, l'opinion publique se formait, et lorsque Laurier venait devant le peuple en 1896, il était élu par une majorité écrasante dans la province de Québec.

Le Premier-Ministre, au lieu de s'appuyer sur les amis qui lui avaient été fidèles depuis plus de vingt ans, se jetait dans les bras d'un *informeur* politique quelconque qui avait réussi à capter sa confiance, et voulait ramener ses anciens amis, qu'il avait trahis, au pouvoir, pourvu que ses intérêts à lui fussent sauvegardés.

L'hon. M. Laurier avait oublié que les intérêts du vrai parti libéral devaient passer avant ceux des particuliers, et il s'appuyait sur les bedeaux pour garder le pouvoir que les Vieux-Rouges avaient décroché.

Or, ces derniers ayant devant les yeux